

PLUIE DE PÉPINS À

VINCENT FRANÇOIS PAUL

POPINCOURT



Vincent François Paul

Pluie de Pépins

à Popincourt

Les bizarreries de Paname - 1

© Vincent François Paul, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4776-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Léo Malet et ses nouveaux mystères de Paris



CHAPITRE I

— Émerge, Gratien, un client vient de passer la porte.

La magnifique sphère bleue explosa comme une bulle de savon dans le vent. Exit ses liserés d'or, ses visages en forme de soleil. Exit sa silhouette gracile qui s'élevait dans le ciel au-dessus de la fabrique, retenue au sol par de solides cordes. Exit le profil lointain, droit et raide, de son célèbre occupant, Pilâtre de Rozier. Bye-bye la manufacture royale des papiers peints de Monsieur Réveillon. Au revoir le 19 octobre 1783. Bon retour au quatrième étage du numéro 52 de la rue Montreuil. Bon retour au présent. Juin 2015 et sa funeste canicule.

Je quittai ma position de voyeur invisible, en apesanteur dans les airs, pour retrouver le sol ferme de mon bureau et de ses murs crème. Je clignai des yeux et poussai un soupir à fendre l'âme.

— Encore dans tes nuages, dit Clervie.

Un sourire narquois était dessiné sur les lèvres joliment ourlées de ma collaboratrice.

— C'est mon moyen pour fuir les foutus 37 degrés de cette foutue canicule, lui répliquai-je.

Un petit ventilateur ronronnait sur un coin de mon bureau. Il peinait à me faire oublier la chaleur étouffante de la fin du printemps. Pour y échapper, je m'évadais du temps présent. Fuguer était le terme que Clervie et moi employions pour caractériser mes fuites dans le passé. Pour caractériser mes voyages dans le temps. Un moment, ici, tout moite et plein d'ennui, attendant le chaland dans mon bureau de la rue de Montreuil, puis, là, en témoin privilégié du premier vol habité dans une des cours de la manufacture d'où était partie la Révolution française. Invisible pour une personne de l'époque, en lévitation au niveau de mon étage actuel. Mateur fasciné de cet historique vol de montgolfière.

Mes yeux projetaient un film en Technicolor, malheureusement, sans la bande-son qui l'accompagnait. Ce n'était pas le seul désagrément de mon joli petit don. La vision du futur me semblait interdite. J'avais bien essayé de voir les résultats du loto ou du tiercé, mais j'en avais été de quelques euros à chaque tentative. De même, chaque fois que j'avais essayé de prévoir un événement, ce dernier s'était révélé fuyant et incertain. J'avais donc cessé de le faire. Surtout que plus

j'utilisais mon pouvoir, plus celui-ci me fatiguait. Je devais l'utiliser avec parcimonie. Sauf, peut-être, pour passer le temps comme les jours ressemblant à celui-ci, plein d'attente et d'ennui.

Pour résumer, je ne pouvais voir que ce qui avait déjà été, ce qui constituait le fil ténu de la réalité dans laquelle j'étais né, où j'avais grandi et avais rencontré Clervie.

Pas plus haute qu'un mètre soixante-cinq, les yeux lumineux, les cheveux aile de corbeau impeccablement lavés et peignés, Clervie agitait un éventail noir. Elle portait un short gris résolument trop court, laissant apprécier ses jolies jambes mates, et un débardeur rose trop étroit pour ses seins siliconés.

— Encore un qui m'a prise pour l'assistante, lâcha-t-elle.

Il n'y avait aucune rancœur dans sa voix. Juste une constatation. L'entrée de l'agence donnait sur un ancien salon qu'elle avait réaménagé en bureau et qui servait aussi d'accueil à la clientèle, qui ne se bousculait pas, soit dit en passant.

Elle était la deuxième moitié de l'agence de détectives privés « Vade Retro ». C'est elle qui, par ailleurs, lui avait trouvé son blaze. Rejeton d'une bohémienne égyptienne et d'un ouvrier italien, son nom, Blond-Marc de Saint-Hilaire, évoquait pourtant du sang bleu. Sa généalogie m'importait peu. Pas plus que sa foncière gentillesse, son courage ou son matérialisme. Non, ce qui comptait à mes yeux était les visions farfelues qu'elle prétendait avoir. Son don : la capacité de voir d'étranges doubles hélices emprisonnant les hommes et les femmes. Le rythme et les couleurs des spirales lui permettaient de déterminer leurs émotions et les symboles qui les constituaient lui donnaient une idée des liens de parenté qui les reliaient ou pas les uns aux autres. Bref, elle détectait un ADN flashy, pop et moderne. Clervie observait en mode furtif les gens qui l'entouraient. Nous avions fini par appeler ça sniffer. Je ne remettais jamais en cause ses visions. Elle ne faisait aucun commentaire sur mes fugues.

Sur notre première carte de visite, cette phrase bien roulée et quelque peu déroutante annonçait la couleur : « Elle sniffe, je fugue, Vade Retro contre le crime ». L'accroche était amusante, mais ne faisait pas très sérieuse et au bout d'un moment nous avions fini par la retirer.

— Un client, un vrai, pas un emmerdeur ou un curieux ? je demandai.

J'attrapai mon e-pipe, comme si j'allais subitement la bourrer de tabac blond, et la portai à mes lèvres pour vapoter.

— Je crois, répondit-elle laconique.

En pensant à son don :

— Tu en penses quoi ?

— Il m’a regardé d’une drôle de façon. Il va avoir une syncope en voyant ta chemise hawaïenne, ta pipe électronique et tes cheveux en pétard, me lança-t-elle en matant ma houppe folle.

J’avais aussi de grosses taches de sueurs sous les aisselles et j’étais pieds nus.

— Ce n’est pas ce que je t’ai demandé... Ne me dis pas que tu n’as pas sniffé le bonhomme, je ne te croirais pas.

Elle plissa les yeux.

— Ses doubles hélices tournent avec des mouvements saccadés et il y a une forte dominante orange dans leur couleur. Ce sont autant des signes d’incertitude que d’ennuis. Il donne l’impression de ne pas savoir pourquoi il est là. Enfin pas vraiment. Il a l’air contrarié et inquiet. Voilà pour un premier round d’observation, dit mon associée un rien nonchalante.

— On ne peut pas dire qu’on soit débordé. Des ennuis, ça peut être sympa, je conclus d’un ton de vieux briscard.

— Es-tu sûr de vouloir des emmerdes par ce temps ? Tu es toujours irritable et déprimé par grande chaleur et grand soleil.

Je balayai sa remarque mesquine de la main.

Son sourire s’accentua jusqu’aux oreilles.

— Fais-le rentrer que je vois par moi-même l’olibrius, je lui ordonnai.

Clervie alla chercher l’inconnu et l’introduisit dans mon bureau.

Une bonne quarantaine, costaud, avec un peu de bide. Un blondinet avec une bouche molle à la « Elvis Presley », rouge, sensuelle, mais manquant de fermeté. Il boitait légèrement.

Je lui tendis ma main.

— Gratién Baudurot, Monsieur...

— Antoine Goetz, répondit-il en me tendant la sienne.

Sa poignée de main était ferme et virile, ce que ne laissait pas supposer son front fuyant. Je désignai la chaise en face de moi. Clervie resta debout appuyée contre le mur derrière lui. C’était son poste d’observation habituel. Ses beaux yeux noisette fixaient l’arrière du crâne de notre potentiel client. Je vapotai. Généreusement. Une fine odeur de miel se diffusa dans la pièce.

— Dites-nous tout, comment avez-vous fait pour atterrir ici ?

— Pour être franc, votre agence m’était complètement inconnue jusqu’à ce midi. Je ne pensais pas un jour faire appel à des détectives. Je suis dentiste. J’ai une vie assez réglée. Il n’y a jamais de problèmes. De gros problèmes, je veux dire. Jusqu’à l’apparition de ce flic et que je découvre que ma fille a disparu. Elle ne répond pas à mes coups de téléphone.

Je tapotai le dos de ma pipe sur le bureau comme pour tasser du tabac. En imagination, je me frottai les mains.

— Si vous repreniez depuis le début. C'est quoi cette histoire de flic ?

Comme à son habitude depuis plus de 15 ans, Antoine Goetz quittait son cabinet dentaire à 13 heures et des brouettes pour déjeuner dans un bistroquet en face de l'immeuble où il exerçait et où il habitait. En sortant de son cabinet, il remarqua un type obèse à l'allure louche dont la chemise était maculée de taches et qui le matait de travers. Il traversa la rue, fit un petit signe à la serveuse qui le connaissait depuis qu'elle avait été engagée et s'installa à une table libre en terrasse. L'obèse continuait de le regarder tout en jetant sporadiquement un œil torve sur son portable.

Alors qu'il allait commander, l'individu sembla apparaître subitement sur la chaise vide en face de lui, un mouvement brusque et rapide qui eut pour effet de faire déguerpir la serveuse et d'agacer le dentiste. L'inconnu n'avait pas l'air amical. Une barbe de deux jours, des yeux injectés de sang, des manières de rustre, il ressemblait à un clochard ou peu s'en faut, mais il exhibait une belle carte tricolore, tout ce qu'il y a de plus officiel.

— Inspecteur Ventura Bobiquet, dit-il d'une voix maussade. Ça vous dérange si je graille avec vous ?

— J'ai le choix ? rétorqua le dentiste tout plein de hargne.

— Pas vraiment, répondit l'obèse du ton de celui qui avait l'habitude de prendre les gens à rebrousse-poil.

Ses yeux semblaient se réjouir du mauvais tour qu'il était en train de jouer. Il se repaissait de l'effet que sa présence produisait. Si Antoine Goetz avait été de bonne humeur, il ne l'était plus désormais. Son teint avait viré pâle et quelques gouttes de sueur perlaient sur son front. Ventura Bobiquet fit signe de venir à la serveuse qui s'exécuta promptement. Elle repartit en notant une salade océane pour le dentiste et une bavette saignante accompagnée de frites, d'une sauce au poivre et d'une pinte de bière fraîche pour le policier.

— Maintenant, commença-t-il, je vais vous montrer des photographies et vous me direz si vous reconnaissez les personnes ou les choses qui sont dessus. Pas de mensonges, je sais les détecter.

— Je peux savoir à quoi vous jouer ? demanda Antoine Goetz quelque peu dérouté.

— Plus tard, éluda le policier.

— Qu'est-ce qui m'oblige à faire ce que vous me demandez ? insista le dentiste.

— Rien, la curiosité peut être, et c'est plus sympa ici qu'au poste non ?

Goetz ne dit rien. L'argument avait porté.

Le policier tourna son portable vers le dentiste et lui montra un cliché de lui, en plan américain en train de traverser la rue comme il venait de le faire, mais avec des vêtements différents.

— Je vois que vous reconnaissez la personne sur la première photo.

— Vous trouvez ça drôle ?

— Un peu que je trouve ça drôle. Et cette personne ? continua le policier en commençant à faire défiler les clichés.

Goetz regarda les photographies une à une dans l'espoir de se débarrasser du policier au plus vite. Il y en avait peu finalement. Une quinzaine tout au plus. Il reconnut son assistante puis plus loin sa femme de ménage, mais, avant cette dernière, une autre personne avait particulièrement retenu son attention.

— Ah ! Je vois que vous connaissez cette jolie poupée blonde, fit remarquer le policier.

— Barbara, confirma le dentiste en dodelinant la tête.

— Barbara qui ?

— Ma fille, Barbara.

— Vous devez connaître la personne suivante alors ?

Sur la photo suivante, la jeune femme roulait une pelle à un homme plus âgé qu'elle.

— Son visage apparaîtrait mieux sur la prochaine.

Un homme brun, plutôt bien mis. Genre beau gosse entretenu qui se la pète.

— Je ne sais pas qui il est. Je suis au courant qu'elle sort avec quelqu'un, mais elle ne me l'a pas présenté, concéda le dentiste. C'est à peine si elle m'en a parlé.

— Dommage.

La serveuse leur apporta leurs plats respectifs.

— Elle fait quoi votre fille ? demanda l'officier de police.

— Elle étudie.

— Elle vit avec vous ?

— Oui, mais elle cherche ailleurs. Il paraît que je l'étouffe.

Le policier plissa les yeux et posa un regard interrogateur sur Antoine Goetz.

— Trop protecteur ?

Goetz haussa les épaules et avala une portion de salade.